

La Gazette du 221B

Magazine d'études et d'actualité sur l'univers de Sherlock Holmes

Spécial Actus & Critiques



**Hommage à
David Burke**

KABUKICHO SHERLOCK

JONATHAN CREEK

BLIND SHERLOCK

MARE OF THE NIGHT

ENOLA HOLMES

CRUSHED IN TIME

**SYMPOSIUM DU 75^e
ANNIVERSAIRE DE LA SHSL**

Mon club et moi



**Mike Ranieri et
les Bootmakers of
Toronto**

ÉDITO



Par Fabienne Courouge,
rédactrice en chef de la
Gazette du 221B

Ce numéro de septembre a le parfum des étés studieux : nos contributeurs et contributrices ont profité de la saison pour lire, voir, tester et explorer les nouveautés holmésiennes, qu'elles soient littéraires, audiovisuelles ou événementielles. Il en résulte un numéro résolument tourné vers l'actualité et la critique, où chacun apporte son regard sur les œuvres récentes, des adaptations les plus inattendues aux sorties qui font débat.

Nous rendons également hommage à David Burke, inoubliable Watson de la série Granada, dont la disparition a touché toute la communauté holmésienne. Son élégance, sa retenue et son intelligence de jeu continuent d'irriguer notre imaginaire.

Dans Mon club et moi, nous poursuivons notre tour du monde des sociétés holmésiennes avec un portrait des Bootmakers of Toronto, dont l'énergie créative et la convivialité méritent d'être mieux connues de ce côté-ci de l'Atlantique. Enfin, ce numéro inaugure notre partenariat avec The Canadian Holmes. Nous avons le plaisir de publier un article de Nils Clausson, extrait du numéro été 2026, consacré aux noms propres dans La Disparition de Lady Frances Carfax — une analyse érudite qui éclaire d'un jour nouveau la fiction de Conan Doyle.

Bonne lecture à toutes et tous



SOMMAIRE

ACTUALITÉS HOLMÉSIENNES

3

Les brèves

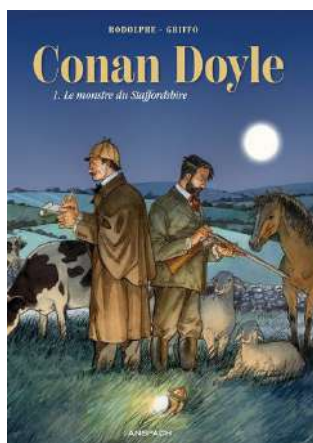
Hommage à David Burke.....	4
Symposium du 75 ^e anniversaire de la Sherlock Holmes Society of London.	8
Kabukichou Sherlock.....	12
Sherlock Holmes: Mare of the Night.....	16
Enola Holmes 3.....	20
Blind Sherlock.....	26
SH : Crushed in Time.....	28

MON CLUB ET MOI

30

Mike Ranieri et The Bootmakers of Toronto	31
L'importance vitale d'être Lady Frances Carfax	36

ACTUALITÉS HOLMÉSIENNES



Conan Doyle Le Monstre du Staffordshire

Figure de la bande dessinée franco-belge, Rodolphe est mort à 78 ans, alors que sortait

son nouvel album.

Inspiré de l'affaire George Edalji, Le Monstre du Staffordshire, album paru le 25 septembre et publié chez Anspach Eds, raconte le moment où l'auteur de Sherlock Holmes devient enquêteur à son tour, non pour la gloire, mais pour rétablir la vérité au-delà des rumeurs et des préjugés raciaux.

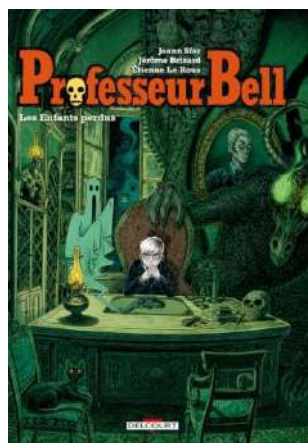


TF1 annule Mademoiselle Holmes

La première chaîne a décidé d'annuler cette comédie policière

qui mettait en scène Lola Dewaere dans le rôle de Charlie, la petite fille de Sherlock Holmes. La série de TF1 n'aura pas droit à une saison 3, dont l'écriture avait pourtant été entamée.

La décision est plutôt surprenante étant donné que les douze épisodes diffusés avaient de bonnes audiences.



Professeur Bell T06 Les Enfants perdus

Le professeur Bell est de retour ! Vingt ans après le dernier tome,

Joann Sfar retrouve son savant aussi brillant que cynique. Dans ce tome, il est frappé par un sortilège, et a désormais l'apparence d'un enfant, même s'il n'a rien perdu de son mauvais caractère ni de sa maîtrise du revolver. La police londonienne fait appel à lui pour élucider une série d'enlèvements dans un parc : plusieurs enfants ont disparu sans laisser de trace...



Sherlock Holmes L'Exposition à Prague

Une [exposition](#) [autour de Sherlock Holmes](#) se tient actuellement

à Prague dans Bílá Labuť, galerie commerciale datant des années 1930. Pensée comme une expérience interactive, elle vous propose de vous plonger dans le Londres victorien afin de récolter des indices, déchiffrer des codes ou analyser des scènes de crime. En plus de l'aspect ludique, le parcours expose plus de 200 objets authentiques, dont des manuscrits rares de Sir Arthur Conan Doyle



Hommage à David Burke

L'homme qui a réhabilité Watson

Par Brigitte Maroillat

David Burke s'est éteint le 10 mai 2026, à l'âge de 91 ans. Si son nom reste indissociable du docteur Watson qu'il incarna aux côtés de Jeremy Brett dans la série *Les Aventures de Sherlock Holmes* de Granada Television, réduire sa carrière à ce rôle serait particulièrement injuste envers un comédien dont le parcours, riche de plus de cinquante ans, a traversé le théâtre classique, la télévision populaire et le cinéma britanniques.

Né le 25 mai 1934 à Liverpool dans une famille catholique modeste, David Patrick Burke se forme à la prestigieuse *Royal Academy of Dramatic Art* (RADA). Ses débuts professionnels dans les années 1960 suivent le parcours classique d'un jeune acteur anglais de l'époque : des emplois sur scène en alternance avec des rôles récurrents dans des feuilletons populaires qui lui permettent d'affiner son jeu et de se faire un nom auprès du public britannique.

Mais c'est évidemment *The Adventures of Sherlock Holmes*, produite par Granada Television, qui va conférer à l'acteur une reconnaissance internationale. De par sa

caractérisation subtile et élégante du Docteur Watson, il va donner à ce personnage, souvent ridiculisé, toutes ses lettres de noblesse.

Watson sous un nouveau jour

Diffusée à partir de 1984, la série de Granada Television demeure l'une des adaptations les plus fidèles et les plus élégantes des aventures du détective de Baker Street. Jeremy Brett y campe un Sherlock Holmes fébrile, brillant et théâtral, devenu une référence absolue du personnage. À ses côtés, David Burke offre un Watson chaleureux, digne et intelligent. Avant lui, le personnage avait longtemps souffert, au cinéma comme à la télévision, d'une image de faire-valoir un peu gauche,

popularisée notamment par Nigel Bruce. David Burke choisit une autre voie : il s'attache à restituer le Watson tel qu'imaginé par Arthur Conan Doyle : un ancien chirurgien militaire, un homme d'action autant que de science, loyal et perspicace. Son Watson reste la pierre angulaire sur laquelle Edward Hardwicke, qui lui a succédé, a pu bâtir neuf années supplémentaires de la série Granada, et un point de comparaison pour tous les acteurs qui ont depuis endossé le rôle. Il a su donner à Watson une nouvelle dimension : jeune, vif, curieux, chaleureux et extrêmement séduisant, aux antipodes des clichés du genre. Fait notable : ce n'est pas la première incursion de Burke dans l'univers holmésien. Il avait déjà, en 1965, incarné le voleur mondain Sir George Burnwell dans un épisode de la série Sherlock Holmes avec Douglas Wilmer et Nigel Stock.

Après la première saison de la série Granada, saluée par la critique, David Burke choisit de ne pas poursuivre l'aventure. Sa décision, on le sait aujourd'hui, tenait avant tout à des raisons familiales : tourner à Manchester l'éloignait trop longtemps de son épouse et de leur fils Tom, alors âgé de trois ans. C'est sur sa propre recommandation qu'Edward Hardwicke lui succéda dans le rôle, pour les saisons et téléfilms suivants, jusqu'en 1994. Interrogé sur ses souvenirs de tournage avec Jeremy Brett, David Burke le décrivait comme un homme délicieux et perfectionniste, qui emportait partout avec lui un recueil des nouvelles de Conan Doyle, veillant à ce que dialogues, costumes et attitudes restent

fidèles à l'œuvre originale. Cette exigence commune explique sans doute en partie pourquoi leur duo a si profondément marqué les spectateurs, malgré la brièveté de leur collaboration à l'écran.

David Burke n'a jamais été une « star » au sens hollywoodien du terme mais un artisan du jeu, apprécié de ses pairs pour sa justesse et son économie de moyens. L'importance du travail de Burke ne se comprend pleinement qu'en comparaison avec ses prédécesseurs et successeurs. Pendant près de quatre décennies, l'image cinématographique et télévisuelle du docteur John Watson a été imposée par un seul modèle : celui de Nigel Bruce, compagnon débonnaire mais benêt de Basil Rathbone dans les films des années 1940.



Ce Watson-là, affectueusement surnommé « *Boobus Britannicus* », avait fini par éclipser le personnage tel que l'avait imaginé Arthur Conan Doyle, cet ancien chirurgien militaire aussi brave que perspicace, et narrateur autrement plus fin que ce que le cinéma voulait bien montrer.

Il aura fallu attendre la fin des années 1970 et le milieu des années 1980 pour que deux acteurs, dans des registres très différents, rendent au docteur sa dignité perdue : James Mason dans le film *Meurtre par décret* (*Murder by Decree*, 1979) et David Burke dans la série *Les Aventures de Sherlock Holmes*. David Burke se rapproche de la dignité feutrée du Watson de James Mason. Même si leur interprétation diffère, elles poursuivent le même dessein : réhabiliter Watson. Le Watson de Mason, en miroir, devait justement incarner l'ancrage : le docteur devait se révéler un soutien stable et posé pour l'esprit virevoltant de Sherlock Holmes, tout en permettant à une affection sincère de transparaître dans leur relation ; bien que

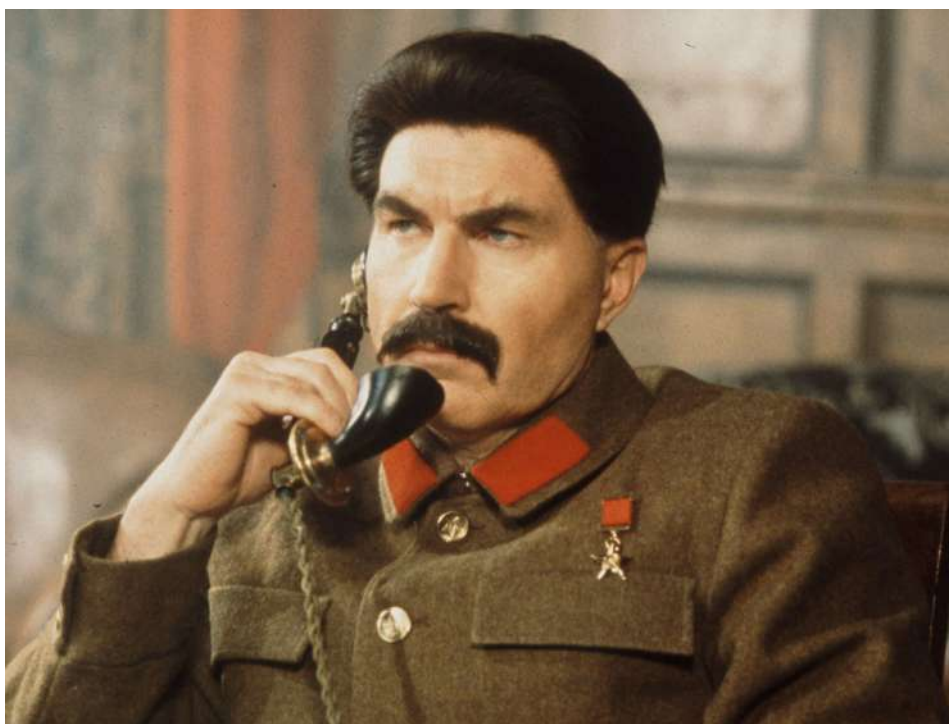
les joutes verbales marquent constamment leurs échanges, Sherlock Holmes (incarné par l'excellent Christopher Plummer) ne se montre jamais condescendant envers son compagnon. Le personnage de Watson, bien que parfois facétieux et drôle (le jeu du petit pois...), révèle vite son sang-froid et ses compétences scientifiques et médicales comme des atouts aussi précieux que dans les récits originaux, loin du faire-valoir comique. Ce Watson-là ancre dans le réel et la mesure un détective qu'on a volontairement rendu plus émotif et engagé politiquement qu'à l'accoutumée.

C'est précisément sur cette voie de la maturité que s'est engagée David Burke.

Si l'on devait résumer la différence en une formule : James Mason réhabilite Watson par le film, en lui redonnant en une seule œuvre l'épaisseur humaine et l'intelligence pratique que le cinéma lui avait longtemps refusées. David Burke le réhabilite par la série en construisant patiemment, sur la durée, un personnage d'une fidélité et d'une cohérence rares. Là où Mason disposait d'un film de deux heures pour esquisser son personnage, David Burke a eu le temps de construire un Watson au long cours, épisode après épisode, en restant au plus près du texte de Conan Doyle. Le comédien a lui-même raconté les difficultés de cet exercice : le rôle de Watson, essentiellement narratif chez Doyle, laisse peu de répliques à l'acteur. Il s'agissait donc, pour lui, de faire exister le personnage par la présence, l'écoute et la réaction plutôt que par le texte. Le comédien comble alors les silences par un jeu d'une grande économie : un regard, une expression, une main posée sur une manche, une réaction retenue. Cette conception quasi habitée du métier d'acteur transparaît à l'écran, notamment dans le dernier épisode



David Burke avec Sara Kestelman dans *Copenhagen* (1998)
Photograph Tristram Kenton/The Guardian



David Burke dans le rôle de Staline dans *Reilly Ace of Spies* - Photograph Fremantle Media/Shutterstock

« *Le Dernier problème* » où Watson découvre avec effroi et douleur les indices de la disparition de Holmes au sommet des chutes de Reichenbach. Une scène souvent citée comme l'un des sommets émotionnels de la série.

L'approche de David Burke, décrite par beaucoup comme la véritable renaissance à l'écran du personnage de Watson conforme au texte de Doyle, a posé les bases sur lesquelles se sont appuyés les interprètes qui lui ont succédé dans le rôle : Edward Hardwicke bien sûr, mais aussi Martin Freeman qui livre dans la série *Sherlock* de la BBC un Watson vétérinaire traumatisé qui doit beaucoup au terrain défriché par David Burke.

Le résultat a marqué les esprits des amateurs de Holmes. Burke a rendu au docteur toute sa crédibilité professionnelle et son autorité tranquille.

Au-delà de Baker Street

Le théâtre occupe une place centrale dans le parcours de David Burke. Son passage par la *Royal Shakespeare Company* lui permet d'aborder le répertoire classique avec une troupe prestigieuse. Il se distingue

également dans le théâtre contemporain : il fait partie de la distribution originale d'*Absurd Person Singular* d'Alan Ayckbourn, présentée au *Criterion Theatre* de Londres au début des années 1970, aux côtés de Richard Briers et Sheila Hancock. Plus tard dans sa carrière, il crée le rôle du physicien Niels Bohr dans *Copenhagen*, la pièce de Michael Frayn consacrée à la rencontre historique entre Bohr et Werner Heisenberg ;

une performance saluée pour sa rigueur intellectuelle autant que pour sa sensibilité. Il a également interprété avec maestria le comte de Kent aux côtés d'Ian Holm dans *King Lear* la même année.

David Burke se fait également remarquer à la télévision britannique. Il y livre notamment une composition remarquée et tout en retenue dans *Reilly, Ace of Spies* (1983), où il campe un Joseph Staline glaçant de sobriété, construit sur le silence et l'autorité plutôt que sur l'emphase. On le retrouve ensuite dans des productions aussi variées que *The House of Eliott*, *Waking the Dead*, toutes deux des adaptations de fantômes de Noël de la BBC. On l'a également vu dans *Crown Court*, *Midsomer Murders*, *The Woodlanders* aux côtés de Felicity Kendal, ou encore, plus récemment, dans l'adaptation cinématographique de *The Woman in Black* avec Daniel Radcliffe en 2012.

David Burke laisse le souvenir d'un acteur d'une grande élégance. Son Docteur Watson, empreint de bienveillance et de solidité, reste une référence. Il aura accompli ce tour de force en une seule saison, le temps de laisser une empreinte durable dans l'histoire des adaptations de Sherlock Holmes.



Symposium du 75^e anniversaire de la Sherlock Holmes Society of London

Par Robin Rowles

Du 4 au 7 septembre 2026, Madingley Hall s'est animé au rythme du symposium du 75^e anniversaire de la Sherlock Holmes Society of London. Entre les conférences, les dîners et une visite au Musée des Technologies, les participants ont partagé un week-end où histoire, science et passion holmésienne se sont entremêlées.

Catherine Cooke a ouvert le symposium avec une histoire passionnante de l'exposition **Sherlock Holmes du Borough de Marylebone**, qui eut lieu en 1951, mais qui faillit ne jamais voir le jour ! Initialement destinée à présenter les transformations de Marylebone depuis 1851, l'idée fut rejetée, ouvrant la voie à un nouveau projet : une célébration de Sherlock Holmes. L'exposition coûta 3 500 livres sterling, soit environ 125000 livres actuelles. L'entrée était fixée à un shilling et douze anciens pence pour les adultes, avec des tarifs réduits pour les enfants

L'exposition resta ouverte jusqu'en septembre 1951. C'est également au cours de cette période que fut fondée la Sherlock Holmes Society of London telle que nous la connaissons aujourd'hui, au Victoria & Albert Museum, en juillet 1951. Parmi les objets exposés figuraient 53 pipes ayant servi, des copies manuscrites du *Marchand de couleurs retiré des affaires* et du *Détective agonisant*, ainsi que des stéthoscopes binaux, utilisés depuis 1851. L'exposition bénéficia d'une large couverture dans les actualités cinématographiques, la télévision étant encore relativement rare en Grande-Bretagne dans les années 1950.

Michael Homer prit ensuite la parole avec « **A Study in Scarlet : Shilling Shocker and Premier Canonical Story** ». Il défendit l'idée que le premier roman de Sherlock Holmes constitue une attaque déguisée contre le catholicisme. Ainsi, dans la seconde partie de l'histoire, le mormonisme remplace le catholicisme comme religion de la peur et de la répression. Le dirigeant mormon Brigham Young est le seul personnage historique à prononcer des dialogues dans le Canon. En tant qu'étranger, Jefferson Hope est considéré comme un « Gentil » dans la vision mormone du monde.

Arthur Conan Doyle consulta de nombreuses sources lors de l'écriture d'*Une Étude en rouge*, et l'on peut établir des parallèles avec les guerres de Religion européennes qui se déroulèrent approximativement entre 1450 et 1750.

Puis la professeure Roberta Pearson captiva l'auditoire avec son analyse de la nature de Holmes dans « **"Sentiment, My Dear Watson" : Three 1970s Films on Holmes' Human Heart** ». Elle démontra que trois films — *The Private Life of Sherlock Holmes* (1970), *The Seven-Per-Cent Solution* (1976) et *Murder by Decree* (1979) — ont « reproduit, contesté, puis finalement aboli » le modèle Holmes-Watson selon lequel « Holmes

est incapable de ressentir, Watson est incapable de comprendre ». En réalité, des Watson « intelligents » avaient commencé à apparaître dès 1954, lorsque Universal adapta Holmes pour la télévision. Comme l'a fait remarquer la professeure Pearson, ces films ne réinventent pas le Canon : ils en révèlent une dimension qui y est déjà présente. Le choix des acteurs joua aussi un rôle essentiel, permettant notamment à des comédiens comme Colin Blakely et Robert Duvall d'incarner des Watson capables de tenir tête à leurs illustres partenaires.

Bonnie MacBird, dans « **Science, A Prince, and the Ladies of the Night** », aborda le débat éducatif du Canon : Holmes a-t-il étudié à Oxford ou à Cambridge ? Cambridge est davantage réputée pour les sciences et les mathématiques, tandis qu'Oxford excelle dans les domaines de la politique et du droit. Les diplômés de Cambridge dominent parmi les lauréats du Nobel. Bonnie souligna que Francis Bacon, ancien élève de Cambridge, développa la méthode scientifique : « *Les faits ne peuvent être découverts qu'après observation et accumulation de connaissances* », une idée qui ne manquera pas de sembler familière aux admirateurs de Sherlock Holmes. Dans le film *A Game of Shadows* (2011), il est suggéré que Moriarty est professeur au King's



Madingley Hall

College de Cambridge. MacBird évoqua également certaines réalités historiques : les femmes rencontrèrent une forte résistance lorsqu'elles voulurent entreprendre des études universitaires, celles-ci étant considérées comme peu convenables. Elles furent autorisées à passer des examens, mais ne reçurent pas de diplômes universitaires à part entière avant 1948.

Le symposium accueillait également des intervenants venus d'outre-Atlantique. Parmi eux, Monica Schmidt aborda une approche psychologique avec « **Late of the 5th Northumberland Fusiliers : Dr John Watson's Invisible War** ».

Monica souligne que « la culture populaire présente John Watson comme une « coquille vide ». Dans la série *Sherlock* de la BBC, il est montré souffrant de flashbacks liés à un syndrome de stress post-traumatique (SSPT).

Le Watson canonique en était-il atteint ? Exposé à un double traumatisme : le stress du combat et un sentiment d'impuissance personnelle, il aurait pu présenter les six symptômes du SSPT : reviviscence, évitement, sentiment persistant de menace, dysrégulation émotionnelle, image de soi négative et relations perturbées. Monica

illustra ces différents domaines à travers plusieurs récits. *Une Étude en rouge*, *Le signe des quatre* et *Le Chien des Baskerville* sont des romans courts qui offrent un cadre plus vaste dans lequel la reviviscence peut se manifester. L'attitude de Watson envers Stamford, dans *Une Étude en rouge*, et le colonel Hayter, dans *Les Propriétaires de Reigate*, sont signe de comportements d'évitement.

Le sentiment persistant de menace apparaît notamment dans le fait que Watson conserve son revolver militaire et organise des veilles, par exemple dans *La Bande mouchetée* et *Le Chien des Baskerville*. La dysrégulation émotionnelle peut être observée dans *Le dernier Problème*, *La Maison Vide*, *Les trois Garridebs* et *Le Pied du diable*.

Les mariages de Watson contredisent toutefois l'idée d'une dysrégulation affective. Le SSPT de Watson relève donc moins d'un diagnostic que d'une explication et Monica souligne que les éléments disponibles sont « *suggestifs mais non concluants* ». Il menait une guerre que nul autre ne voyait.

Johanna Draper-Coulson aborda ensuite « **The Superhero – Sherlock** » et posa la question centrale de son étude : qu'est-ce qui fait un super-héros ?



Johanna guida l'assemblée à travers une galerie de héros de bandes dessinées afin d'identifier trois caractéristiques communes :

- Les héros ont un objectif et sont animés par la soif de justice.
- Leur apparence est immédiatement reconnaissable, unique et emblématique.
- Leurs activités de lutte contre le crime contrastent avec leur existence calme et ordinaire.

Sherlock Holmes est cependant un peu différent. Ses capacités dépassent la normale ; il possède un objectif et un sens de la justice ; enfin sa tenue est reconnaissable entre toutes, unique et assurément emblématique. Pourtant, il ne mène pas une double vie : sa vie est son travail, et son travail est sa vie. Malgré ce bémol, tous ces éléments placent Sherlock Holmes au-dessus du panthéon des héros et l'élèvent au statut de super-héros.

Eva Iggländ réexamina *L'Escarboucle bleue* dans « **What is the Blue Carbuncle and Where did it go in the Goose** ». Les escarboucles, pierres aux vertus mystiques, figuraient sur les vêtements sacerdotaux bibliques. Eva expliqua scientifiquement que l'escarboucle appartient à la famille des rubis ; or il n'existe pas de rubis bleus purs et une pierre pesant quarante grains serait rarissime, probablement originaire d'Afghanistan ou du Vietnam, passée par la Chine avant d'arriver en Angleterre.

Elle retraça ensuite le parcours de la pierre dans l'oie : de la ferme de Brixton à Kilburn, puis à Covent Garden – un trajet de plusieurs heures. La pierre resta dans l'oiseau au moins dix heures avant d'atteindre l'Alpha Inn. Si elle avait été dans le jabot, elle aurait été expulsée en quatre heures ; il est donc plus probable qu'elle se trouvait dans le gésier.

Eva démontra enfin que l'oie n'a pas pu être livrée à l'Alpha Inn le 23 décembre. L'aubergiste n'aurait pas remis les oies à ses clients avant la veille de Noël ; dans le cas contraire, ceux-ci auraient échangé leurs oies contre de l'alcool, laissant leurs familles mourir de faim le jour de Noël. Nous pouvons donc situer l'altercation impliquant Henry Baker au coin de Goodge Street et de Tottenham Court Road, aux premières heures du jour de Noël.



Thomas Hauser présentait son nouveau livre « **Sherlock Holmes and Mrs Rutledge** », explorant le thème désormais fréquent d'un racisme supposé chez Holmes et Conan Doyle. La simple lecture du Canon permettrait, selon lui, de construire des arguments convaincants dans un sens comme dans l'autre, avec toutefois une réserve : des attitudes considérées comme parfaitement acceptables il y a cent à cent quarante ans sont perçues très différemment aujourd'hui. Le débat reste ouvert.

Ashley Mayo clôtura les communications par quelques réflexions finales : « **Sherlock Holmes went to Camford** », évitant élégamment la polémique entre les deux grandes universités britanniques, tout en rappelant l'existence de la Varsity Line, la ligne ferroviaire reliant Oxford à Cambridge, avec correspondance à Bletchley.

Ces interventions furent animées, solidement documentées et stimulantes. Elles ont surtout illustré la remarquable diversité des approches que continue de susciter Sherlock Holmes, de l'histoire à la psychologie, en passant par le cinéma, la science et l'étude minutieuse du Canon. Soixante-quinze ans après sa création, la Sherlock Holmes Society of London démontre ainsi que le détective de Baker Street n'a décidément pas fini de livrer ses secrets.



Kabukichou Sherlock : une série japonaise atypique qui mérite le détour !

Par Xavier Bague

Avez-vous déjà entendu parler de la série *Kabukichou Sherlock*, également connue sous le nom : *Case File n°221: Kabukicho* ? Probablement pas, car celle-ci est restée totalement inédite en France, même si une version sous-titrée en français circule sur Internet. Cet anime japonais, sorti entre octobre 2019 et mars 2020, est composé de 24 épisodes d'une vingtaine de minutes chacun. Bien que peu connue, cette œuvre particulièrement originale mérite l'attention des holmésiens.

Une transposition dans le Tokyo d'aujourd'hui

Dans cet anime, ne vous attendez pas à entendre Big Ben sonner pendant une course-poursuite en cab dans les rues de Londres. Les scénaristes ont en effet choisi d'installer Sherlock Holmes au cœur de Kabukichō, célèbre quartier populaire et nocturne de Shinjuku, à Tokyo. Une sorte d'« East End » modernisé et haut en couleur mêlant bars, cabarets, love hotels, petites frappes, policiers... et détectives.

Un « 221B » alternatif pour un Sherlock en marge de la société

Le 221B Baker Street est ainsi remplacé par

le Pipe Cat, un bar tenu par Mrs Hudson, qui apparaît ici sous les traits d'un drag queen aussi extravagant que mélancolique. Situé dans la « rue 221 » de Shinjuku, ce nouveau QG n'est plus seulement celui de Sherlock Holmes, mais d'un groupe de sept détectives associés (incluant Mary Morstan !), dont les personnalités se révèlent au fil des épisodes.

Bien que côtoyant ses confrères et consœurs, Sherlock Holmes reste un grand solitaire à tendance « sociopathe », dont le spectateur découvrira progressivement l'histoire personnelle. Grande caractéristique de la série : à l'issue de la plupart de ses enquêtes, Sherlock livre

la solution et le nom du coupable en présentant à son auditoire l'ensemble de son raisonnement dans un style rappelant celui d'Hercule Poirot. À ceci près que le détective le fait ici sous la forme d'une représentation de rakugo, art traditionnel japonais consistant à raconter une histoire devant un public en y interprétant plusieurs personnages à la fois. Les résolutions prennent ainsi la forme d'un étonnant monologue d'apparence schizophrénique, mêlant grain de folie et raisonnement implacable.

Une réinterprétation originale des personnages

Watson rencontre Sherlock en voulant initialement lui confier une enquête. Embarqué dans une autre affaire, il devient ainsi l'acolyte du célèbre détective malgré leur personnalité diamétralement opposée (taciturne pour Sherlock, sensible pour Watson) et intègre à son tour la communauté du Pipe Cat. Lestrade conserve son rôle de policier incapable de résoudre une enquête, mais plusieurs personnages du Canon sont en revanche totalement réinterprétés, à l'instar de Sebastian Moran (ici maire de Kabukichō) ou Mycroft (frère de Sherlock, certes, mais surtout secrétaire de Moran !). Quant à Irène Adler, elle

apparaît sous les traits d'une ancienne protégée de Mrs Hudson, mariée à un Godfrey Norton devenu... créateur de sex dolls !

L'univers de Kabukichou Sherlock se caractérise en effet par son humour irrévérencieux et « adulte ». La série multiplie les sous-entendus explicites : par exemple, l'une des affaires amènera Watson à récupérer une clé USB contenant des vidéos de « revenge porn », dissimulée dans les parties intimes d'une des sex dolls de Godfrey Norton. Situation inédite, à l'image d'autres séquences de la série ! L'identité de genre des personnages et les affaires de cœur de certains détectives du Pipe Cat jouent également un rôle important dans l'intrigue générale, mettant en relief l'atmosphère du quartier de Kabukichō.

Jack l'Éventreur, le retour

La plupart des enquêtes sont indépendantes les unes des autres et se résolvent en un seul épisode. Deux grands fils rouges assurent toutefois la cohérence de l'ensemble. Le premier concerne la traque de Jack l'Éventreur, qui s'étend de l'épisode 1 à l'épisode 11, ce qui n'empêche pas les détectives de s'intéresser en parallèle à d'autres affaires. La seconde moitié de la série se concentre ensuite sur le personnage de Moriarty, qui apparaît ici sous les traits d'un adolescent de 16 ans que Sherlock a décidé de prendre sous son aile. L'intrigue abandonne alors progressivement





le schéma « un épisode/une affaire » en mettant davantage l'accent sur les conflits émotionnels et les situations de manipulation psychologique. Cette évolution n'est pas sans rappeler celle de la saison 4 de la série *Sherlock* de la BBC, dont les scénaristes de Kabukichou *Sherlock* se sont ouvertement inspirés. Libre à chacun d'apprécier ou non cette évolution : si certains regretteront la disparition du plaisir de la déduction, d'autres y verront au contraire une montée en puissance dramatique au fil des épisodes.

Une volonté de rester fidèle à l'univers du Canon

Pour les holmésiens que nous sommes, l'intérêt de la série réside également dans ses multiples allusions au Canon. Derrière son apparence fantasque, la série s'attache en effet à transposer parfois l'intrigue de certaines nouvelles ou de certains romans comme *La Ligue des Rouquins* (épisode 2), *La Vallée de la peur* (épisode 3), *Un scandale en Bohême* (épisode 7), *Charles Auguste Milverton* (épisode 8) ou encore *Les Hommes dansants* (épisode 17, dans lequel les fameux « hommes dansants » sont remplacés par de mystérieux graffitis codés).

D'innombrables allusions au Canon sont également disséminées au fil des épisodes. À titre d'exemple, vers la fin de la série, Watson est blessé à l'épaule puis plus tard à la jambe, clin d'œil à sa célèbre « double blessure » contradictoire du Canon. De même, au cours de l'enquête

sur Jack l'Éventreur, l'une des victimes est tuée « par erreur », ayant été prise pour une autre personne en raison d'un échange de vêtements, rappelant bien sûr le destin tragique de Selden dans *Le Chien des Baskerville*. Ces références, habilement glissées au fil des épisodes, témoignent de la très bonne connaissance du Canon de la part des scénaristes.

Une série bien réalisée, malgré ses inégalités scénaristiques

Visuellement, Kabukichou *Sherlock* bénéficie d'une animation de bonne qualité et de personnages particulièrement



Vous ne rêvez pas, il s'agit bien de Mme Hudson !

expressifs. Les enquêtes sont généralement bien construites, même si leur qualité demeure inégale. Certains épisodes présentent un intérêt moindre, ayant pour seul but de mettre en scène la personnalité – souvent excentrique et maladroite – de l'un des six autres détectives du Pipe Cat.

Malgré ces réserves, *Kabukichou Sherlock* demeure une véritable curiosité. Peu d'adaptations auront osé transformer à ce point l'univers du détective tout en manifestant une connaissance aussi solide de l'œuvre d'origine. Il ne fait aucun doute que cette série aurait mérité une véritable diffusion en France, qui a sans doute été rendue impossible en raison de son positionnement atypique, à mi-chemin de l'anime et de la comédie adulte. Qu'on adhère ou non à son esprit « décalé », cette série constitue l'une des adaptations les plus originales des aventures de Sherlock Holmes et mérite assurément d'être découverte par tous ceux qui aiment voir le détective de Baker Street sortir des sentiers battus.



Mary Morstan telle que vous ne l'avez jamais vue

The title card for the film 'Sherlock Holmes: Mare of the Night' features the title in a white serif font against a dark, atmospheric background of a forest at night. A faint, ethereal figure is visible in the background.

Sherlock Holmes *Mare of the Night*

Sherlock Holmes: Mare of the Night, Palme d'Or du nanar holmésien

Par Xavier Bague

Le film *Sherlock Holmes: Mare of the Night* (« La Jument de la nuit »), sorti en 2025, bat tous les records en matière de navet holmésien. Noté 2,6/10 sur IMDb, il parvient à nous faire découvrir qu'un film peut n'avoir ni scénario, ni logique, ni fin, tout en battant des records de mauvais goût. Cocher toutes ces cases à la fois relève de l'exploit et mérite bien un petit article.

Si votre temps est précieux, nous avons une bonne nouvelle pour vous. Vous allez en effet pouvoir économiser 129 minutes en évitant de

regarder *Sherlock Holmes: Mare of the Night*, en ne consacrant que 2 minutes à lire cet article.

Ce film américain, tourné au Texas, a connu une sortie discrète en janvier 2025 avant d'apparaître sur Internet en mars 2026. Par son style sombre et cauchemardesque, il est à classer parmi les films d'horreur, style peu représenté dans le cinéma holmésien. Sherlock Holmes y est interprété par Les Best, acteur totalement inconnu au bataillon, âgé d'une soixantaine d'années (sa date de naissance est introuvable sur le net).

Nous avons donc ici affaire à un Sherlock « à la retraite » ou plutôt « au bout du rouleau ». Après une carrière de détective bien remplie au cours de laquelle il aurait « sauvé 747 personnes





et sans doute des centaines d'autres » (on appréciera ce mélange de haute précision et d'approximation totale), ce bon vieux Sherlock a sombré dans la folie.

Le spectateur peut ainsi constater qu'il vit reclus dans une maison isolée et délabrée, probablement située aux abords d'une forêt. Totalement hirsute (cheveux et barbe en friche), crasseux à faire pâlir une hyène (son unique chemise blanche comporte toutes sortes de traces), camé comme jamais (sa seringue est sa meilleure amie, le vin rouge son seul apport en nutriments), ce Sherlock à la dégaine de Raspoutine est la proie de terribles visions. Plusieurs personnages récurrents apparaissent au cours de ses hallucinations : une femme arborant un impact de balle au front, un Watson tiré à quatre épingles reprochant systématiquement à Holmes ne n'avoir pas pu sauver Mary Morstan, ou encore une bande d'enfants pendus à un arbre.

Le spectateur comprend que Sherlock Holmes est hanté par ses affaires passées ayant « mal tourné », mais aucune explication ne sera donnée dans ce film sur les circonstances de ses échecs. N'espérez pas découvrir comment est morte Mary Morstan, ni pourquoi Watson reproche à Holmes d'en être coupable : on ne saura pas.

Un vague scénario apparaît au milieu de ce chaos. Un beau jour, une jeune femme dénommée Scarlett décide de venir rendre visite à Papy Sherlock pour lui confier une enquête. Holmes refuse et l'envoie paître. Peu farouche, elle décide de rester pour veiller sur lui. Deux jours plus tard, elle lui explique avoir été invitée à un mystérieux événement qui aura lieu le soir-même. Elle s'y rend et assiste à des sacrifices humains en pleine forêt. Sauvée in extremis par Holmes, elle décide alors d'aider le détective à se désintoxiquer, ce qui ne fait qu'accroître

la violence des crises dont Holmes est victime. Et voilà, fin de l'histoire.

Pour le plus grand malheur du spectateur, une suite de ce film est annoncée d'ici la fin d'année 2026. *Sherlock Holmes: Mare of the Night* sera donc suivi de *Sherlock Holmes: The Fall of Watson*. D'où le fait, peut-être, que ce premier opus n'ait ni queue ni tête et n'apporte aucune réponse aux diverses questions soulevées au cours de l'intrigue. On peut toutefois craindre que le second opus ne soit guère meilleur que le premier.

En-dehors de ce son vide scénaristique, on notera que ce film a toutes les caractéristiques d'une production amatrice à petit budget. Toutes les scènes d'intérieur sont tournées dans seulement deux pièces, principalement meublées d'une table et d'un lit. À ceci s'ajoute la séquence extérieure tournée en forêt, dans laquelle la plupart des événements sont suggérés hors-champ. Pour masquer un manque de moyens criant, le film

use et abuse de la technique des plans serrés sur le visage des personnages pour remplir le cadre de l'écran. Le jeu des acteurs, sans être fondamentalement mauvais, s'avère particulièrement agaçant car pour gagner en longueur, le film multiplie les « répliques délayées » consistant à intégrer de longs silences au milieu des phrases. Sans parler des sautes d'humeurs de Sherlock, passant constamment de la colère extrême à un calme dépressif sensé montrer sa fragilité. Les ficelles sont grosses et il est difficile de ressentir une quelconque empathie pour ce Sherlock au tempérament violent et volcanique.

On notera néanmoins une bonne trouvaille dans ce film. Celle-ci concerne Lestrade, dont l'admiration vis-à-vis de Sherlock Holmes s'explique ici du fait que le détective est parvenu, bien des années auparavant, à faire arrêter Jack l'éventreur... qui s'avère être l'assassin de la mère de Lestrade ! L'idée, bien qu'assez





kitsch, a le mérite de l'originalité. Elle reste également plausible d'un point de vue scénaristique en raison de l'écart d'âge qui existe ici entre Papy Sherlock et l'inspecteur du Yard.

Peut-être vous demanderez-vous ce que vient faire Lestrade dans cette histoire, puisque nous n'en avons pas parlé dans le résumé de l'intrigue ? Hé bien nous n'en avons aucune idée ! Le film contient en effet plusieurs séquences de dialogues entre Lestrade et Arthur Conan Doyle (qui apparaît ici sous les traits d'un homme timide se demandant, autant que nous, ce qu'il fait ici). Les deux personnages discutent de nuit dans la maison délabrée de Sherlock Holmes en l'absence de ce dernier, sans que l'on puisse savoir si ces séquences se situent chronologiquement avant ou après les événements survenus en présence de Scarlett. Un sujet de plus à classer dans la longue liste des questions restées sans réponse dans ce film...





Enola Holmes se fane au soleil de Malte

Dans les romans, Enola Holmes pouvait rester une éternelle adolescente, mais Millie Bobby Brown, elle, n'a plus seize ans et la série dont elle est non seulement l'héroïne, mais aussi la productrice, devait forcément évoluer avec elle. L'intention est parfaitement compréhensible. Encore fallait-il trouver une nouvelle direction capable de préserver les qualités des deux premiers volets. Ce n'est malheureusement pas du tout le cas dans ce troisième opus qui se révèle bancal et mal ficelé.

Sacrifiée sur l'autel

L'Enola des débuts était une héroïne impertinente et délicieusement rétive aux conventions. Influencée par l'éducation de sa mère, elle refusait ce que la société voulait lui imposer et échappait à ses frères. Son énergie naissait précisément de cette confrontation permanente avec le monde qui l'entourait. Enola n'était

Enola Holmes 3

Sur Netflix depuis le 1^{er} juillet 2026

Par Fabienne Courouge

pas une copie féminine de Sherlock. Elle résolvait ses enquêtes autrement, avec davantage d'instinct, de spontanéité et d'empathie. Surtout, les films trouvaient un joli équilibre entre aventure, humour, romance discrète et discours gentiment émancipateur.

Ici, cette tension disparaît en grande partie et le moteur du récit devient son mariage imminent. C'est au soleil de Malte qu'elle va dire « oui » à son cher Tewkesbury, selon la volonté, du moins le croit-elle, de sa belle-famille issue de la noblesse anglaise.

Cette dernière, visiblement, n'apprécie ni les origines ni le mode de vie des Holmes. Sherlock, lui non plus, n'est pas enthousiasmé par le mariage de sa cadette, qu'il considère comme un joug inutile. Enola, elle, ne doute pas de ses sentiments, mais se demande surtout si le statut de Lady qui l'attend peut cohabiter avec son émancipation, si chèrement acquise, et ses ambitions.

La métaphore, peu subtile, des robes de mariée en est le symbole le plus criant. Les premières qu'essaie l'héroïne sont lourdes, rigides, et ridiculement surchargées. Elles semblent crier : « *ton mariage est une prison dorée* ». Celle qu'elle porte à la fin du film, fluide, légère, aérienne, affirme : « *Tu peux te marier et rester ce que tu es* ».



survient lorsque Sherlock et Lady Tewkesbury sont détenus par Moriarty. On pourrait imaginer une course contre la montre, une tension palpable, une inquiétude fébrile. Au lieu de cela, Enola se trouve soudain fascinée par une cabane de plage, et, avec son amoureux, décide de prendre un bain de minuit romantique, longuement mis en scène autour de leur gêne à se déshabiller (message subliminal : la rebelle Enola n'a pas sauté le pas avant sa nuit de noces)... Même un kidnapping peut attendre quelques minutes lorsque Netflix décide qu'il est temps de développer la romance.

Du reste, depuis le premier film, la relation entre Enola et Tewkesbury fonctionnait justement parce qu'elle ne monopolisait jamais le récit. Leur histoire avançait au même rythme que les enquêtes, sans jamais les parasiter. Elle accompagnait l'évolution d'Enola ; elle ne la définissait pas. Cette fois, le film opère des allers-retours permanents entre mystère et comédie romantique. Chaque fois que l'enquête tente de prendre de l'ampleur, la romance revient lui couper les jambes. À cet égard, la scène la plus révélatrice

Quant à la scène finale, elle est digne d'une comédie romantique de Noël, violons compris. Les conflits sont résolus, tout le monde donne sa bénédiction au mariage, dans un concert de répliques aussi mièvres les unes que les autres (Sherlock : « *Ton esprit est exceptionnel Enola, et tu as tellement mûri !* », Eudoria : « *Ma chérie, tu as trouvé le bon !* », Lady Tewkesbury : « *J'ai vu comme tu regardes mon fils, je ne doute plus de votre amour !* »).

Au bout du compte, cette saga, qui prétend raconter l'émancipation d'une femme, la ramène finalement sagement à son couple. Le message gentiment féministe des opus précédents en prend un coup...

Les indices apparaissent avec une facilité déconcertante et les déductions tombent du ciel. L'héroïne décode même les notes cryptées de son frère en vingt secondes chrono. En outre, Enola, tel



Une enquête sans consistance et sans relief

L'idée de départ avait de quoi susciter la curiosité : Enola apprend de la bouche de Watson que Sherlock a été enlevé. La jeune femme envoie alors valser voile de mariée et autres fanfreluches pour se mettre à la recherche de son frère et mentor. Puis c'est au tour de Lady Tewkesbury mère d'être kidnappée et Enola comprend vite que les deux crimes sont liés.

Hélas, l'enquête ne convainc jamais.

un petit Padawan, est mise sur la bonne voie par les voix de sa mère et de son frère hantant son cerveau dans un style que ne renierait pas un maître Yoda mal inspiré (« *Regarde au-delà des apparences, Enola...* »). Les révélations semblent moins naître d'un raisonnement que d'une nécessité de faire avancer l'histoire. Pour preuve, au moment où la jeune détective commence à subodorer la présence de Moriarty derrière la machination, celle-ci (NDLR : Moriarty est ici une femme nommée Mira Troy) apparaît, comme par miracle,

sans autre nécessité scénaristique que de justifier une scène de bagarre qui n'avait pas encore pu trouver sa place dans le script.

Les ruptures du quatrième mur, signature de la saga jusqu'ici et qui créaient une complicité permanente avec le spectateur, ne servent ici qu'à commenter une scène que nous sommes déjà en train de regarder ou à expliciter une conclusion évidente.

Les intrigues secondaires, centrées sur les problématiques coloniales de l'Empire britannique, subissent un sort encore moins enviable. Malte, colonie britannique au XIX^e siècle, devient le théâtre d'un conflit politique local. Enola croise Mikiel Mizzi, membre du *Partito Anti-Riformista*, mouvement indépendantiste maltais qui lutte contre la domination anglaise. Le film montre sans finesse les rapports de force coloniaux : un gouverneur britannique qui rappelle à un sergent maltais qu'« *Enola est anglaise,*

elle vous est donc supérieure ». Subtilité, quand tu nous tiens...

Mais l'intrigue coloniale ne s'arrête pas là. Elle s'étend jusqu'en Afghanistan, via la bataille de Khost, un affrontement fictif inspiré des guerres anglo-afghanes du XIX^e siècle (on peut noter, si on a mauvais esprit, que Watson, vétéran de la bataille de Maïwand, n'a aucune réaction lorsque le nom de Khost est prononcé, détail révélateur d'un scénario en roue libre). Enola découvre que des soldats britanniques ont volé de l'or appartenant aux Afghans pour pallier les pertes financières de la guerre. Le père de Tewkesbury est impliqué, tout comme son parrain, le brigadier Sampson.

Ces tensions internationales, qui mirent des siècles à se résoudre, sont ici utilisées comme des prétextes et se dissolvent en un claquement de doigts dans un *happy end* bien pensant. Les rebelles maltais, sans doute convaincus par l'air contrit d'Enola devant les injustices qu'ils subissent, lui





et boiteux : c'est simplement Moriarty, libérée de prison et missionnée par les autorités britanniques (tiens donc !), qui veut récupérer l'oseille.

Le carnage des personnages holmésiens

À propos de Moriarty, son personnage est

sans doute l'illustration la plus parfaite du traitement affligeant réservé aux personnages secondaires dans le film.

Commençons par les frères Holmes : Mycroft, qui aurait dû être celui qui se réjouit le plus du mariage de sa sœur, enfin rangée des *hansom cabs*, est carrément éjecté du tableau. Certes, Malte est loin du *Diogenes club*, mais il aurait au moins pu envoyer un télégramme de félicitations.

Sherlock, quant à lui, est réduit au rôle de damoiseau en détresse, endurant passivement son emprisonnement en attendant qu'Enola vienne le sauver. Il ne peut du reste pas compter sur Watson qui, face à l'enlèvement de son ami, se contente d'accourir pour demander du secours à la cadette de la famille. Peu de temps après, il ne réagit pas quand une Enola agacée lui

prêtent main-forte pour récupérer l'or, et l'île se retrouve miraculeusement en route vers l'indépendance (un insert à la fin du film montre un journal d'époque titrant « *Malta's bright future* », alors que l'île n'a été libérée du joug colonial qu'en 1964... les historiens soucieux de vraisemblance repasseront).

Quant aux officiers britanniques, qui soutenaient que leurs crimes n'avaient été commis que pour le bien de la Reine et de l'Empire, ils finissent par admettre, plein d'une soudaine repentance, que leur attitude a été très vilaine et se laissent menotter sans broncher. Embrassons-nous, Folleville !

Certes l'intrigue autour de cette appropriation des trésors coloniaux n'est pas sans rappeler *Le Signe des quatre*. Mais ici, point de Johnathan Small revanchard





affirme crânement « *Docteur, vous ignorez tout de mon frère !* » ! Fichtre, les années de cohabitation au 221B n'auront donc servi à rien !

Mais avec Moriarty, on atteint le grand art, l'art du massacre canonique... Le « *gender swap* » et le « *colorblind casting* » ne sont pas un problème. Ces procédés sont devenus habituels dans les adaptations holmésiennes ces dernières années et n'ont plus grand-chose de révolutionnaire. Non, le souci, c'est qu'on est à mille lieues du froid professeur de mathématiques tirant les fils de sa toile criminelle et qui s'opposait à Sherlock dans une confrontation d'intellects.

Certes, elle a manipulé Enola depuis le début, mais, là où le personnage devrait susciter admiration et crainte, il donne surtout l'impression d'avoir bénéficié d'un scénario accommodant. Son comportement tient plus du méchant de série B : rictus haineux, rires sardoniques, répliques pontifiantes qui semblent sortir du dénouement d'un épisode de Scooby Doo (« *Vous, les Holmes, vous vous croyez toujours si malins...* »). Lesdits Holmes, du reste, lui laissent amplement le temps

d'exprimer ses sentiments et d'organiser sa fuite grâce à des armes cachées sous sa robe au lieu de la neutraliser comme l'aurait fait tout bon détective.

Il reste enfin le cas d'Eudoria Holmes, personnage joyusement punk dans les deux premiers volets, elle est ici confinée et affadie par le scénario qui la réduit à un sympathique élément de décoration. Certes, le talent de l'actrice parvient à sauver les scènes où elle apparaît, mais, si on ne subodorait pas un joli chèque à la clé, on plaindrait presque Helena Bonham Carter de gâcher sa flamboyance naturelle dans ce naufrage.

Conclusion

Le film se termine (hélas) sur un cliffhanger qui laisse présager un quatrième opus... Y verra-t-on Enola essayer de concilier son enquête avec les nausées matinales de sa première grossesse ? Nous, on demande plutôt le divorce !



Blind Sherlock : une série Netflix non-holmésienne

Apparue en janvier 2026 sur la version néerlandophone de Netflix, la série Blind Sherlock pourrait laisser croire, à tort, qu'elle s'inscrit dans l'univers de Sherlock Holmes. En réalité, il n'en est rien. Aucun personnage du Canon n'apparaît dans cette production, dont le seul lien avec le célèbre détective tient uniquement à son titre.

Le héros, Roman Mertens, est un aveugle recruté par une unité d'écoute téléphonique de la police de Rotterdam. Grâce à une ouïe exceptionnelle, il aide les enquêteurs en décelant dans certains enregistrements

Blind Sherlock

Sur Netflix depuis le 23 janvier 2026

Par Xavier Bargue

des détails que personne d'autre ne remarque. Une manière de détourner la célèbre maxime de Sherlock Holmes « Vous voyez, mais vous n'observez pas », qui pourrait devenir ici « Vous entendez, mais vous n'écoutez pas ». L'idée est séduisante sur le papier, mais son traitement à l'écran laisse parfois sceptique. Les scénaristes ont en effet tendance à pousser cette faculté à l'extrême, permettant à Roman de tirer des conclusions d'une grande complexité à partir de simples bruits d'arrière-plan imprécis. Et malgré l'assurance avec laquelle le héros défend ses hypothèses,





celles-ci se révèlent parfois erronées, ou surviennent trop tardivement pour sauver des vies, ce qui affecte lourdement son moral.

L'intrigue n'a, du reste, pas grand-chose d'holmésien. Le scénario tourne principalement autour d'un trafic de drogue lié à un cartel ouzbek. L'affaire comporte également une dimension politique, la maire de la ville souhaitant redorer son image publique en récupérant à son compte toute forme de lutte contre le crime organisé. Loin des énigmes classiques et des raisonnements méthodiques chers à Conan Doyle, la série privilégie une atmosphère sombre et contemporaine avec quelques scènes de fusillades ou d'explosions.

À cela s'ajoutent de nombreuses séquences consacrées à la vie privée du héros, partagé entre ses enquêtes, ses difficultés

relationnelles avec sa compagne et l'arrivée prochaine de son enfant. Un choix narratif certes respectable pour donner davantage de relief au personnage principal, mais qui éloigne encore davantage la série de tout ce que l'on associe généralement à l'univers holmésien.

Au final, malgré son titre accrocheur, *Blind Sherlock* a peu de chances de convaincre les holmésiens. Ceux-ci y trouveront surtout un polar moderne, porté par un protagoniste à la personnalité complexe, oscillant entre arrogance, colère et fragilité, suscitant tour à tour l'agacement ou la compassion.





SH : Crushed in Time : un OVNI du jeu vidéo

Par Xavier Bague

Quand on pense à Sherlock Holmes dans le domaine du jeu vidéo, ce sont généralement les productions du studio Frogwares qui viennent à l'esprit. Depuis maintenant un quart de siècle, les développeurs ukrainiens font vivre le détective de Baker Street à travers une longue série de jeux d'enquête. Mais, en parallèle de ces adaptations devenues incontournables, d'autres développeurs s'aventurent parfois sur les traces du célèbre détective en proposant des expériences plus atypiques. C'est le cas du studio Draw Me A Pixel, qui a sorti en juin 2026 Sherlock Holmes: Crushed in Time. Un jeu qui ne ressemble à aucun autre.

Dès les premières minutes, le joueur découvre un concept de gameplay particulièrement original. Plutôt que de contrôler directement Sherlock Holmes ou le docteur Watson, l'idée est d'agir sur leur environnement en attrapant à la souris différents éléments du

décor, pour les tirer avant de les relâcher. Un objet ainsi manipulé sera donc projeté dans le décor dans la direction visée ; de même, un levier pourra être actionné de la sorte en étant manipulé vers le haut ou vers le bas, etc. Ce principe très simple donne naissance à une multitude d'interactions inattendues. Besoin de déplacer Watson ? Rien de plus simple : attrapez sa joue, tirez et relâchez. Le brave docteur recevra alors une magistrale gifle et se déplacera à l'endroit où vous souhaitiez le voir se rendre, après avoir grommelé à l'encontre de cette mystérieuse force extérieure qui l'a ainsi malmené.

Cette mécanique insolite s'accompagne d'un humour absurde qui constitue sans doute la principale force du jeu. Le joueur rencontrera au fur et à mesure toutes sortes de personnages plus délurés les uns que les autres, et devra se sortir de toutes sortes



de situations improbables. Au début de l'aventure, le logo du jeu, mal accroché dans le ciel, viendra par exemple s'écraser sur la route devant la « Sherlock-o-Mobile » du détective. Après avoir lu le logo à l'envers et supputé que « emit ni dehsurc » signifierait « route bloquée » en latin, les deux compagnons devront trouver un moyen d'évacuer ce logo de la route pour poursuivre leur chemin.

La « Sherlock-o-Mobile » n'est d'ailleurs pas qu'un simple moyen de locomotion. À l'instar d'une DeLorean, il s'agit également d'une machine à voyager dans le temps, comme le suggère d'ailleurs le titre du jeu. Ou plutôt faudrait-il parler d'une machine à voyager entre des univers parallèles. Pour des raisons qu'il serait vain de tenter de résumer ici, Holmes et Watson se retrouvent régulièrement aspirés dans des failles spatio-temporelles qui les propulsent dans des situations totalement imprévues. Ils se retrouvent ainsi prisonniers du code source du jeu lui-même, confrontés à des versions « alpha » de leurs propres personnages créés pour les phases de tests, coincés à l'intérieur d'un smartphone au milieu d'applications diverses ou encore transportés dans les bureaux des développeurs. Le jeu multiplie ainsi avec enthousiasme les ruptures extradiégétiques.

Malgré cette avalanche de fantaisies, *Crushed in Time* conserve un certain attachement à l'univers holmésien. Sherlock Holmes y apparaît plus hautain et désobligeant que jamais envers son fidèle compagnon. Watson, quant à lui, ne tarde pas à succomber au charme d'Emma, unique personnage féminin de l'intrigue. Emma prendra d'ailleurs très vite Sherlock Holmes en grippe en raison de sa misogynie et de ses remarques acides. On notera également que le détective tente d'expliquer rationnellement chaque événement surnaturel avec un flegme tout britannique, alors même que tout ce qui l'entoure défie la moindre logique.

Au final, l'association entre humour absurde, scénario débridé et idées de gameplay



originales fonctionne remarquablement bien. *Sherlock Holmes: Crushed in Time* est un jeu qui ose constamment emprunter des chemins inattendus et explorer des territoires sur lesquels peu d'autres productions se sont aventurées.

Il faut toutefois signaler un défaut important. L'absurdité qui fait tout le charme du jeu finit parfois par se retourner contre lui. Les solutions à certains problèmes reposent sur des combinaisons d'objets totalement improbables ou des enchaînements d'actions particulièrement farfelus. Dans certains cas, le joueur devra répéter avec insistance un même geste jusqu'à ce qu'un événement se déclenche, sans que rien ne lui permette de penser qu'il est sur la bonne voie après une ou deux tentatives infructueuses. À de nombreuses reprises, le joueur peut ainsi rester bloqué faute de comprendre ce que les développeurs attendent de lui. Finir l'aventure sans consulter une solution relève clairement de l'exploit.

Ce petit défaut n'empêche pas *Sherlock Holmes: Crushed in Time* de demeurer une curiosité particulièrement intéressante à découvrir pour tous les amateurs de jeux vidéo. Quant aux autres, ils pourront toujours se laisser tenter par [une vidéo complète du jeu sur YouTube](#) : le spectacle vaut assurément le détour.

MON CLUB

et moi

Après avoir exploré, dans notre dernière édition, l'énergie joyeuse du Cercle Holmésien de Paris, notre rubrique Mon club et moi traverse aujourd'hui l'Atlantique pour rencontrer l'un des clubs les plus créatifs de la scène holmésienne : les Bootmakers de Toronto.

Leur président, Mike Ranieri, acteur, metteur en scène et auteur, raconte comment le théâtre l'a conduit jusqu'à cette société fondée en 1972, dont les réunions mêlent érudition, humour, chansons originales et parodies inspirées des soixante aventures du Canon. Entre traditions savantes, collaborations inattendues et une communauté internationale soudée depuis l'ère du numérique, Mike dévoile l'histoire d'un club qui n'a jamais cessé de réinventer la passion holmésienne.

Un portrait chaleureux d'un Meyers qui cultive l'art du jeu autant que celui du partage.





Mike Ranieri

Meyers des Bootmakers of Toronto.

« Nous maintenons un équilibre entre érudition et divertissement, tout en restant créatif et en sortant des sentiers battus. »

même organisé une discussion avec le public. Cela a très bien fonctionné.

Gazette 221B : Bonjour Mike ! Pouvez-vous vous présenter et nous raconter votre parcours holmésien ?

Mike Ranieri : j'ai mené une carrière d'acteur pendant une dizaine d'années, puis je suis devenu graphiste, métier que j'ai exercé jusqu'à ma retraite. Je continue aujourd'hui d'enseigner le théâtre à des élèves de la 6^e à la terminale.

Même lorsque je travaillais comme graphiste, je n'ai jamais quitté la scène : théâtre communautaire, mises en scène, rôles occasionnels... Et c'est d'ailleurs le théâtre qui m'a conduit aux Bootmakers. En 2013, je dirigeais une pièce sur Sherlock Holmes et je cherchais à attirer davantage de public. J'ai découvert qu'un club holmésien existait à Toronto et se réunissait à la bibliothèque. Je me suis dit que si je me présentais juste avant la première, personne ne me connaîtrait. Alors j'ai assisté à toutes leurs réunions, de janvier à octobre. Ils ont appris à me connaître, et lorsque j'ai annoncé la pièce, beaucoup sont venus. Après le spectacle, nous avons

G221B : Avez-vous été immédiatement séduit ?

M.R. : Oh oui ! J'ai toujours été fan de Sherlock Holmes. Je l'ai découvert enfant, dans les dessins animés — Daffy Duck, Disney, Mickey en Sherlock Holmes. À la





Cameron Hollyer, un des fondateurs des Bootmakers of Toronto

fin de mon adolescence, j'ai lu les histoires et je suis resté passionné. Au lycée, j'ai même écrit une pièce holmésienne, et plus tard, dans le théâtre communautaire, j'en ai dirigé une autre.

En 2014, les Bootmakers m'ont demandé d'aider à l'administration. En 2015, je suis devenu vice-président... sans savoir que le vice-président devenait automatiquement président ! Les membres continuent de me réélire, et j'occupe ce rôle depuis presque dix ans. Cela m'a beaucoup appris, permis de rencontrer des gens formidables, et le club m'a offert de belles opportunités : « Si tu écris cette histoire, nous la publierons », ou encore « Nous avons besoin d'un divertissement pour la prochaine réunion ». J'ai ainsi écrit trois histoires publiées, une pièce

radiophonique Sherlock Holmes et plusieurs adaptations pour mes élèves. J'aime le théâtre, la créativité, et le club me permet de combiner tout cela avec Sherlock Holmes. J'ai toujours aimé écrire, mais je suis paresseux : il me faut une motivation et un public.

G221B : Racontez-nous comment les Bootmakers of Toronto sont nés.

M.R. : Le club est né d'une discussion entre les membres fondateurs, en 1970-1971 — certains sont décédés aujourd'hui : Cameron Hollyer, Donald Redmond, True Davidson (premier Meyers), Hartley Nathan (toujours actif). Ils étaient d'éminents holmésiens, des universitaires qui écrivaient des articles et les présentaient. Ils se sont probablement rencontrés via des cercles américains. Certains connaissaient les BSI et pensaient que Toronto devrait avoir sa propre société Sherlock Holmes.

Les Bootmakers ne sont pas un scion des BSI, comme la Sherlock Holmes Society of London, mais beaucoup de nos membres sont aussi membres des BSI. La première réunion a eu lieu en février 1972 à Hart House, à l'Université de Toronto. C'était un mélange de travaux savants et d'événements plus ludiques.

Le nom vient du *Chien des Baskerville* : Holmes tire une botte perdue d'un marécage et y trouve l'étiquette du fabricant : « *Meyers Toronto* ». Les fondateurs ont utilisé ce détail amusant qui relie Toronto au Canon pour baptiser le club, puis ont décliné la thématique : le président est *le Meyers*, le vice-président : *le Shohorn (le chausse-pied)*, le trésorier : *le Bootjack (le tire-botte)*, le secrétaire : *le Bootlace (le lacet)*, etc.

G221B : Quelles sont les activités régulières de votre club ?

M.R. : Cela a évolué au fil des années. Au début, les membres se réunissaient à l'université, puis à la bibliothèque où se trouve la Collection Conan Doyle. Ils organisaient six réunions en présentiel par an, invitaient des conférenciers, discutaient de la vie victorienne, de la fiction policière, du mystère. Chaque réunion était consacrée à l'une des 60 histoires: les membres la lisaient, en discutaient, et faisaient un quiz.

Pendant le COVID, nous sommes passés en ligne et avons rencontré un grand

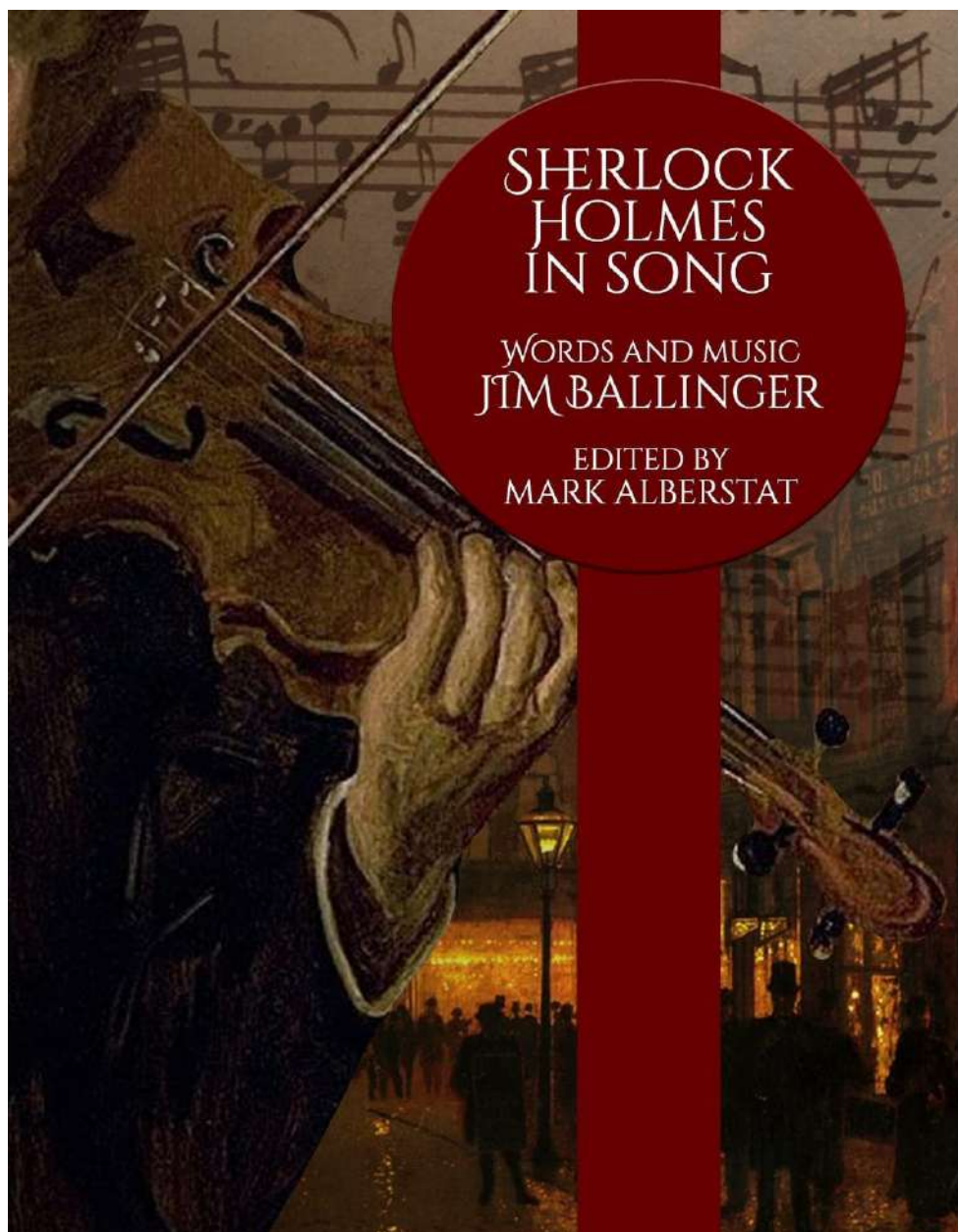
succès. Des gens du monde entier ont rejoint nos réunions, certains sont devenus membres. Aujourd'hui, nous organisons cinq réunions en ligne par an, avec 50 à 60 participants à chaque fois, et nous conservons quelques réunions en présentiel pour les locaux.

G221B : Quel est le signe distinctif qui rend votre club unique ?

M.R. : Notre signature, c'est qu'à chaque réunion, quelqu'un écrit une chanson sur l'histoire évoquée. Nous avons des chansons originales — Jim Ballinger a écrit *Sherlock Holmes in Song*, avec une chanson pour chaque aventure. Plus tard,

nous avons créé des parodies en karaoké. Une de nos membres, Karen Gold, chanteuse de jazz, interprète la chanson à chaque réunion. Nous avons terminé un nouveau cycle des 60 aventures l'an dernier, et je compile actuellement un livre avec toutes les parodies.

Nous sommes un club très créatif. Nous avons commencé comme un club littéraire, mais nous avons ajouté musique, jeux, humour. Tous les nouveaux membres ne sont pas des experts du Canon : certains connaissent Holmes surtout par les films et les séries. J'essaie de maintenir un équilibre entre érudition et divertissement, tout en restant créatif et en sortant des sentiers battus. Nous avons collaboré avec le Bata





Chez les Bootmakers of Toronto, toutes les réunions se finissent en chansons

Shoe Museum pour un événement en direct. Nous jouons aussi de petites pièces. Nous avons eu des présentations sur les chaussures dans le Canon. Notre prochaine réunion accueillera quelqu'un qui fait un podcast sur le roman policier — ce n'est pas un holmésien, mais il est passionnant.

Nous avons eu des conférences sur les gentlemen cambrioleurs (Lupin, Raffles), Agatha Christie, Dorothy Sayers, etc. Cette année, j'ai décidé de me concentrer sur les textes apocryphes et les pastiches avant de revenir au Canon : *The Exploits of Sherlock Holmes* d'Adrian Conan Doyle et John Dickson Carr, Nicholas Meyer, Solar Pons, etc.

G221B : En dehors des réunions, avez-vous d'autres activités ?

M.R. : Nous organisons autrefois l'événement Silver Blaze à l'hippodrome de Toronto, auquel venaient des

holmésiens des États-Unis pour assister aux courses avec nous. Nous n'en avons pas organisé depuis la pandémie. Nous avons aussi une célébration annuelle de l'anniversaire de Sherlock Holmes, avec dîner et récompenses — les *Blue Carbuncle Awards*. Nous célébrons toujours, mais en ligne, et nous envoyons les diplômes par courrier.

Nous organisons parfois des sorties pour voir des pièces sur Sherlock Holmes.

Et puis il y bien sur la publication de notre magazine : *Canadian Holmes* qui a vu le jour à l'automne 1973, un peu plus d'un an après la création du groupe et qui proposaient un assortiment d'articles, de critiques, de jeux et d'illustrations, enrichis de rubriques telles que « *Traces of Bootprints* » et le « *Bootmakers' Diary* » qui résume les activités de la Société et de ses membres. Le premier rédacteur en chef était Cameron Hollyer, et ce sont

maintenant Mark et JoAnn Alberstat qui occupent cette fonction.

G221B : Avez-vous des relations avec d'autres clubs ?

M.R. : Oui. Certains clubs canadiens sont nés dans le sillage des Bootmakers, et nous les avons parfois aidés à se constituer : un à Niagara, un à Montréal (The Bimetallic Question), un à London, Ontario (The Cesspudlians), un à Vancouver (The Stormy

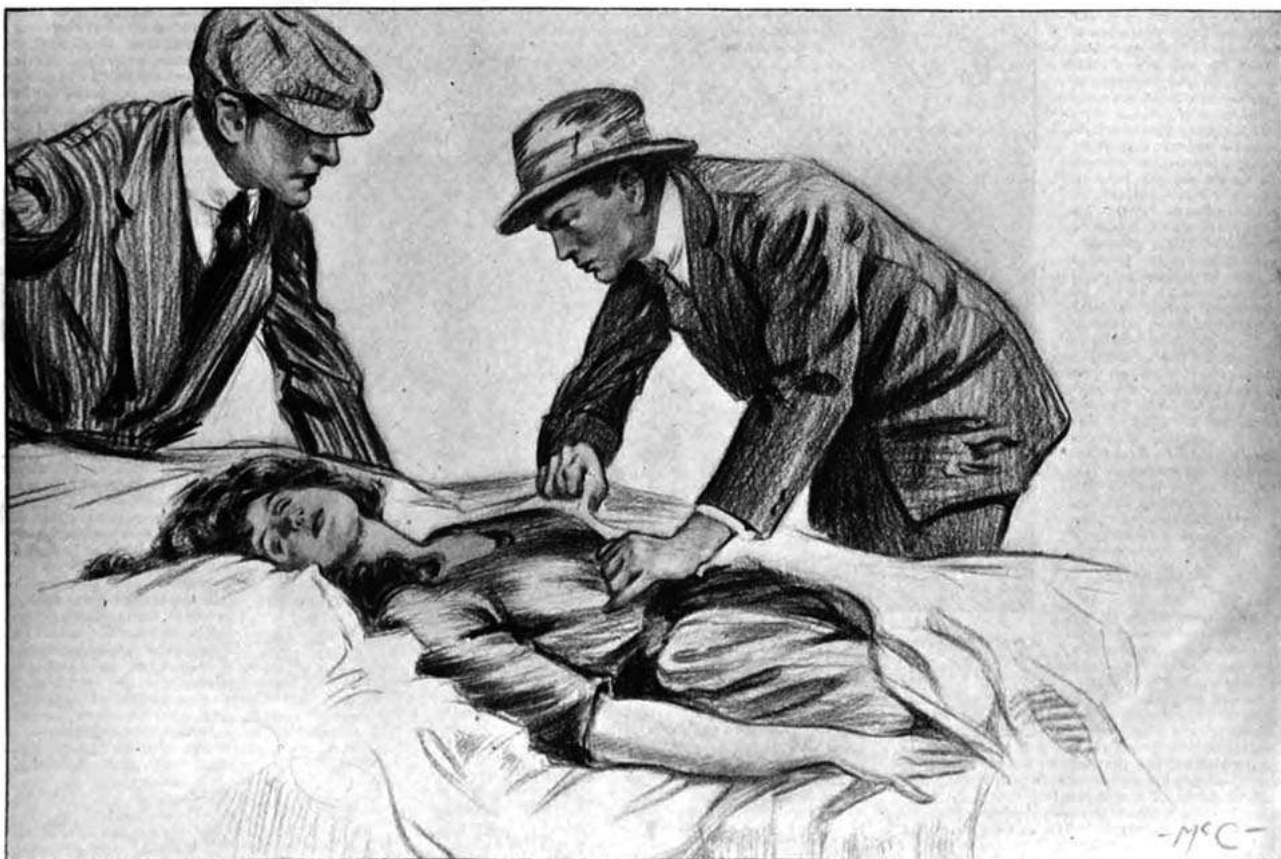
Petrels), à Calgary (The Singular Society of the Baker Street Dozen). Nous ne nous réunissons pas souvent — les distances sont énormes — mais j'essaie de créer des liens et d'inviter leurs membres à intervenir lors de nos réunions. Le format en ligne facilite beaucoup les choses : je peux inviter des gens du monde entier.

G221B : Comment imaginez-vous votre club dans dix ans ?

M.R. : C'est difficile à dire. Nous avons du mal à attirer de nouveaux membres ces derniers temps. La promotion du club se fait surtout par le bouche-à-oreille. Quand quelqu'un me dit qu'il aime Sherlock Holmes, je l'invite et il peut revenir quand il veut, sans avoir besoin de devenir membre. Les membres plus âgés se concentrent sur le Holmes littéraire ; les plus jeunes sur les adaptations médiatiques. Si vous ne proposez pas de quoi satisfaire les deux, certains se sentent exclus. Et puis le mode de vie compte : les personnes âgées ont plus de temps ; les jeunes sont très occupés. Je suppose que c'est normal dans la vie d'un club et je suis convaincu qu'une renaissance viendra.



The Journal of the Bootmakers of Toronto



Est-ce fini, Watson? Reste-t-il la moindre étincelle de vie?



Qu'y a t il dans un nom ?

L'importance vitale d'être Lady Frances Carfax

Par Nils Clausson

Article publié en anglais dans [Canadian Holmes](#)
et traduit en français pour La Gazette du 221B

Depuis cet été, *Canadian Holmes*, publication associée aux *Bootmakers of Toronto* et La Gazette du 221B ont établi un accord d'échange permettant aux deux revues de partager, à chaque numéro, un article issu de l'autre publication. Pour inaugurer ce partenariat, nous avons choisi un texte paru dans le numéro été 2026 de *The Canadian Holmes*. Nils Clausson y propose une analyse érudite sur les noms propres utilisés par Conan Doyle dans *La Disparition de Lady Frances Carfax*, éclairant d'un jour nouveau les références littéraires qui nourrissent cette nouvelle

Nils Clausson, professeur adjoint d'anglais à l'Université de Regina et coordinateur des *Regina Irregulars*, a publié de nombreux livres sur les *Holmes Stories*. Son livre *Arthur Conan Doyle's Art of Fiction* a été présélectionné pour le H.R.F. Keating Award au Royaume-Uni.

Dans sa note sur le nom de Lady Frances Carfax dans l'histoire de Sherlock Holmes de Conan Doyle *La Disparition de Lady Frances Carfax* (1911), Owen Dudley Edwards suggère que le nom de la jeune femme enlevée pourrait être une allusion à Gwendolen Fairfax, la fille de



Kate Abbruzzese dans le rôle de Gwendolen Fairfax dans *The Importance of Being Earnest*, production Old Globe Theatre, 2018- credit photo : Jim Cox

Lady Bracknell dans *L'Importance d'être Constant* d'Oscar Wilde. Edwards souligne que Robert Ross, qui devint directeur de la Carfax Gallery à Londres en 1900, fut également l'exécuteur littéraire de Wilde, et dans ce rôle il contribua activement à raviver l'intérêt pour les œuvres de Wilde, y compris sa pièce la plus célèbre, reprise en 1901. (1)

Edwards admet que sa spéculation est «une hypothèse très incertaine». Il pourrait cependant y en avoir une autre, peut-être plus probable pour le choix par Conan Doyle du nom de Lady Carfax : dans *Dracula* de Bram Stoker (1897), la résidence londonienne de Dracula s'appelle Carfax. Nous savons que Conan Doyle a lu le roman de Stoker et qu'il l'a énormément apprécié.

Trois mois après la parution de *Dracula*, Doyle écrit à Stoker, le 20 août 1897, pour lui dire combien son roman l'a enchanté.

«Je le considère comme le plus remarquable récit de diablerie que j'aie lu depuis des années » et s'émerveille de la façon dont l'histoire garde son intensité du début à la fin, sans jamais retomber. « Le roman vous happe dès l'ouverture et ne cesse de gagner en puissance, jusqu'à devenir d'une vivacité presque poignante. Le personnage du professeur est particulièrement réussi, tout comme les deux protagonistes féminines. Je vous félicite de tout cœur d'avoir écrit un livre aussi admirable.». (2) Il semble peu probable, compte tenu de l'admiration de Conan Doyle pour le roman de Stoker, qu'il ait oublié le nom de la résidence londonienne du comte Dracula surtout dans la mesure où Carfax est mentionné au moins 24 fois dans le roman.

La nouvelle de Conan Doyle, comme le roman de Stoker, captive également le lecteur dès le début, tandis que Holmes, Watson et l'honorable Philip Green (fils de l'amiral Green, qui commandait la flotte de la mer d'Azov durant la guerre de Crimée) traquent le ravisseur de Lady Carfax, Henry Peters — alias le docteur Shlessinger — depuis le continent jusqu'à Londres. Cette poursuite devient de plus en plus haletante et culmine dans la scène finale de l'ouverture du cercueil dont l'intensité dramatique est frappante : « D'un effort commun, nous arrachâmes le couvercle du cercueil. Au même moment, il se dégagea de l'intérieur de celui-ci une puissante odeur de chloroforme qui nous étourdit. Un corps gisait à l'intérieur, la tête entièrement enroulée dans de la ouate qu'on avait imbibée de ce narcotique. » (traduction La Pléiade, 2025)

Même si « l'appartement poussiéreux et dévoré par les mites » du méchant ne possède pas l'atmosphère gothique du Carfax de *Dracula*, *La Disparition de Lady Frances Carfax* est sans conteste une « histoire de diablerie », le stratagème macabre consistant à droguer Lady Frances et à la dissimuler dans un cercueil surdimensionné contenant un vrai cadavre



Carfax Abbey dans le film *Dracula* (1931)

porte en lui ce frisson gothique qu'on retrouve dans *L'Inhumation prématurée* d'Edgar Allan Poe.

Holmes retrace ainsi toute l'abomination de l'affaire à la fin de l'histoire : « Vous pouvez reconstituer la scène sans grande difficulté. Vous avez vu l'horrible repaire à l'étage, où ils ont séquestré Lady Frances pendant si longtemps. Ils [Peter et sa femme] s'y sont rués et l'ont subjuguée avec leur chloroforme. Puis ils l'ont transportée au rez-de-chaussée, en versant davantage de chloroforme dans le cercueil pour s'assurer qu'elle ne se réveillerait pas, et ils ont vissé le couvercle. Un ingénieux stratagème, Watson ! Voilà qui est neuf, pour moi, dans les annales du crime. » (traduction La Pléiade, 2025)

Du reste, Holmes conclut l'histoire en prédisant que les agissements diaboliques des malfaiteurs, qui ont réussi à prendre la fuite, ne s'arrêteront sans doute pas là : « Si nos amis autrefois missionnaires se tirent des griffes de Lestrade, je m'attends à

entendre parler de hauts faits dans leur future carrière. » Holmes, lecteur assidu de la rubrique faits divers des journaux londoniens, anticipe déjà les plaisirs de lire davantage de leurs aventures à l'avenir.

Alors que Dracula est tué à la fin du roman de Stoker, Henry Peters, que Holmes identifie comme « l'un des scélérats les plus dénué de scrupules auxquels l'Australie ait donné naissance », s'échappe en effet pour trouver d'autres victimes innocentes du même type que Lady Frances.

Holmes suggère d'ailleurs qu'il ne sera pas difficile pour Peters de trouver ce genre de proie. « L'une des catégories de personnes les plus dangereuses au monde, » dit-il à Watson au début de l'histoire, « est celle des femmes seules en vadrouille. Ce sont les êtres humains les plus inoffensifs, et souvent les plus utiles, mais elles inspirent inévitablement le crime chez les autres. Elles sont sans défense. Elles sont itinérantes. Elles sont assez fortunées pour se déplacer

de pays en pays et d'hôtel en hôtel. Elles se perdent, le plus souvent, dans un dédale de pensions et de chambres d'hôtes. Ce sont des poulettes égarées dans un monde de renards. Quand elles se font dévorer, on les regrette à peine. J'ai bien peur qu'il ne soit arrivé malheur à Lady Frances Carfax »

Bien qu'il soit tentant, pour les lecteurs d'aujourd'hui, de voir dans la position de Holmes un reflet de sexisme, ils ne représentent aucun danger. Ce sont elles qui sont en péril, dans un univers où le crime semble faire partie du paysage et ne peut être empêché que dans de très rares cas.

Holmes ne reproche rien non plus à la victime. Il décrit plutôt un monde post darwinien où dominent les rapports de prédation, comme le montre l'allusion aux poules et aux renards. Les renards attaquent les poules – c'est inévitable, presque naturel. Et Holmes n'a pas grande confiance dans la capacité de Lestrade à retrouver Peters et à stopper son système criminel d'exploitation de femmes vulnérables.

Holmes empêche certes le meurtre de Lady Frances, mais ce récit bouscule les conventions du polar classique, où le détective triomphe par son génie et où le criminel reçoit toujours une juste punition. Dans *La Disparition de Lady Frances Carfax*, comme dans *L'Importance d'être Constant*, nous ne sommes pas dans le monde léger et scintillant de la comédie de Wilde, où Gwendolen Fairfax finit par épouser celui qui a compris l'importance d'être constant.

Références

- (1) Edwards, Owen Dudley, Editor, *Arthur Conan Doyle, His Last Bow: Some Reminiscences of Sherlock Holmes*, Oxford, Oxford University Press, p.209.
- (2) Conan Doyle, Arthur, "Letter to Bram Stoker." *The Arthur Conan Doyle Encyclopedia*.



Cheryl Campbell dans le rôle de Lady Frances Carfax (1991)



Le magazine vous plaît ?

N'hésitez pas à partager notre site sur les réseaux sociaux

<https://gazette221b.com/>

Rejoignez notre groupe Facebook pour suivre nos actualités

[Groupe Facebook la Gazette du 221 B](#)

Si vous voulez nous contacter, poser une question, proposer un article

contact@gazette221B.com